

Waterloo, de l'attrait mythique à la déambulation profane sur le site de la bataille

Alain Reyniers, professeur
Université Catholique de Louvain-La-Neuve (Belgique)
Laboratoire d'anthropologie urbaine (UPR34 CNRS)

Conférence à Braine-l'Alleud (Belgique), le 24 octobre 2001,
au Centre du Visiteur du champ de bataille de Waterloo, à
l'occasion du 186^e anniversaire de la bataille

Le village de Waterloo est connu dans le monde entier pour une bataille qui ne se déroula pas sur son territoire. C'est, en effet, un peu plus au sud, sur les terres de Braine-l'Alleud, Plancenoit et Vieux-Genappe que, le 18 juin 1815, Napoléon affronta pour la dernière fois – et à son désavantage – les Anglo-Hollandais de Wellington et les Prussiens de Blücher. Cet événement relève aujourd'hui de l'Histoire et les historiens ont la lourde tâche d'en établir les faits et de les mettre en perspective. D'innombrables travaux sur la bataille ont peu à peu vu le jour, sans parvenir à faire toute la lumière sur les diverses phases des combats ni à éteindre les polémiques. Du moins, l'historien a-t-il ici sa place légitime. Mais, me direz-vous, que peut bien venir faire un ethnologue dans cette affaire, lui que l'on verrait plutôt travailler sur des sociétés archaïques ou des groupes ethniques minoritaires ?

L'approche anthropologique du site

L'ethnologue travaille sur la culture des gens qu'il cernera notamment à travers leurs pratiques quotidiennes, leurs multiples faits et gestes, les rituels collectifs, les institutions et les grandes références sociétales. En filigrane, c'est à la quête du sens que les humains donnent à leur vie sociale, comme à leur existence même, que se livre l'ethnologue. Or, plusieurs éléments ne peuvent que l'attirer sur le site de Waterloo. Les combats qui s'y déroulèrent attirent aujourd'hui encore bien plus l'intérêt et les passions des gens que la bataille de l'Yser

en 1918 ou celle de Bastogne en 1945. Avec bon an mal an un peu plus de 300.000 visiteurs, le site du champ de bataille est, tout comme Bruges et la Grand' Place de Bruxelles, l'un des lieux les plus connus et les plus visités de Belgique.

Certes, Waterloo est un lieu qui appartient à l'Histoire. Plus, encore. Lieu chargé d'histoire, le champ de bataille est aussi un lieu mythique, un lieu de mémoires : mémoires nationales, mémoires des vainqueurs et des vaincus, mémoire impériale, mémoire du destin, mémoire d'une tragédie humaine. Mais, comment les gens s'approprient-ils cette histoire ? Comment se situent-ils par rapport au mythe ? Comment développent-ils cette mémoire ? Par quelle alchimie subtile parviennent-ils à tirer un savoir de ce qu'ils voient, lisent et entendent à propos des événements de juin 1815 ? Comment se présente aujourd'hui le champ de bataille ? Qui sont les visiteurs du site et qu'y font-ils ? Quelles sont leurs motivations ? Quelles représentations retirent-ils de leur visite et des dispositifs de communication du savoir mis en place ? Voilà autant de questions qu'un ethnologue pourra se poser à propos de Waterloo. Par tradition professionnelle, les réponses ne viendront qu'au fil d'une observation longue et minutieuse, émaillée d'entretiens approfondis, complétée par l'analyse de ces dispositifs que sont les musées, les spectacles, les guides, les panneaux explicatifs, les monuments, les itinéraires de découverte...Ce travail est en cours. Mon exposé portera donc bien plus sur la présentation de quelques jalons que sur la communication d'une synthèse achevée.

L'état du champ de bataille

Dès la fin des combats, le champ de bataille est devenu un lieu visité par les Grands des Etats vainqueurs comme par les anciens combattants des deux camps et les badauds. Dans les mois qui suivirent la bataille, on pouvait encore presque tout voir, des cadavres, des blessés, les destructions. L'odeur pestilentielle qui régna longtemps sur la « morne plaine » rappelait aux passants l'horrible atmosphère des combats qui venaient de s'y dérouler. Il était dès lors forcément difficile de rester insensible au spectacle de la souffrance et de la misère

humaine. Près de deux siècles plus tard, on n'en est évidemment plus là. Le site, que Wellington ne reconnaissait déjà plus quelques années après les combats, a-t-il pour autant perdu de son pouvoir évocateur ; s'est-il transformé en un gigantesque parc d'attraction ou réduit à un musée de personnages momifiés ?

Les 20 km² du champ de bataille restent, dans l'ensemble, particulièrement bien conservés. Les grosses fermes d'Hougoumont, de la Haie-Sainte et de la Papelotte, anciens bastions avancés des forces britanniques et de leurs alliés, se dressent toujours dans leur environnement champêtre. On pourra regretter le trafic routier trop intense sur la chaussée reliant Charleroi à Bruxelles. Mais, celle-ci découpe encore bien les lieux en deux espaces caractéristiques sur lesquels se sont déroulées les grandes phases de la bataille. À droite, vers Ohain et Wavre, le site qui fut occupé, avec des bonheurs divers et jusqu'à l'arrivée des Prussiens de Zieten, par les troupes du 1er Corps de Drouet d'Erlon, offre un relief toujours assez tourmenté. À gauche, vers Braine-l'Alleud, les champs qui subirent les grandes charges de cavalerie puis l'assaut infructueux de la Garde impériale, révèlent encore la douceur ondulée de leurs pentes. Ici et là subsistent quelques chemins de terre et, moins nombreux qu'alors, l'un ou l'autre bosquet.

Néanmoins, et bien que le paysage ne puisse plus être modifié sur près de 500 hectares depuis 1914, plusieurs endroits du site ont dû céder aux pressions de la modernité. Le village de Plancenoit qui fut, dans la soirée du 18 juin, le théâtre d'un épouvantable carnage, s'est donné aux lotissements résidentiels. Seuls l'église et le cimetière gardent encore l'austère aspect d'un mausolée. Dancing et club privé jouxtent l'Aigle blessé à La Belle Alliance, alors que la chaussée qui longe le monument a dû être élargie pour canaliser un trafic routier de plus en plus dense. Quelques maisons ont été bâties aux abords de la même voie, mais un peu plus au nord, dans les Fonds de la Haie Sainte. Les bâtiments massifs d'un couvent se dressent depuis 1929, tout près de la Papelotte, sur l'ancienne ligne de défense britannique. Le quartier de Mont-Saint Jean est traversé par une autoroute et l'ancienne commanderie de Malte, qui fut l'hôpital des Anglais pendant la

bataille, est bordée par une grande surface commerciale. La Butte du Lion, visible par beau temps à plus de 20 km aux alentours, regroupe à ses pieds le Centre du Visiteur, le Musée du Panorama, le Musée de cire, une plaine de jeux, des boutiques à souvenirs, trois grands parkings, quelques cafés et restaurants.

Bien des critiques ont dénoncé la difficulté de l'accès à l'espace du champ de bataille. Et de fait, pour qui vient de Bruxelles, de Braine-l'Alleud ou du coeur urbain de Waterloo, un dédale de sorties autoroutières, d'artères commerciales, de voies rapides, de carrefours et de ronds-points animés par une incessante circulation automobile, s'offre à lui. Le touriste qui arrive de Nivelles ou de Mons aura presque autant de difficulté à se dégager d'une autoroute encaissée ou d'un oppressant tissu urbain, tout au moins à l'approche du site proprement dit. Celui qui vient de Charleroi, par contre, sera plus gâté que les précédents car il aura eu la possibilité de découvrir un bref instant l'étendue qui mène à l'ancienne ligne de défense anglo-alliée. Mais, canalisé par une chaussée où le trafic est également très dense, il n'aura probablement pas pu deviner qu'il circule effectivement sur le champ de bataille depuis un bon moment déjà. Il aura laissé sur sa droite l'ancienne ferme du Caillou, dernier quartier général de Napoléon, aujourd'hui transformée en musée. Il sera passé sans même le savoir devant le monticule qui servit d'observatoire à l'empereur et d'où il aurait pu découvrir une vue superbe sur le front anglais (si, tout au moins, l'endroit avait été débroussaillé et mis en valeur). Arrivé à la hauteur de la Colonne commémorant le passage de Victor Hugo, il prendra sans doute conscience qu'il est enfin sur les lieux des combats. Mais, pris en tenaille par un poids lourd et une file de voitures, il lui sera pratiquement impossible de s'arrêter pour rendre hommage à l'Aigle blessé. À propos d'observatoire, notons que les lieux occupés aussi bien par Wellington que par Napoléon sont bien mal marqués. Sans vouloir polémiquer, il me semble que l'observatoire soi-disant occupé par Napoléon vers 16 heures ne correspond à rien qui fut mentionné par les belligérants eux-mêmes. Mais il donne à l'empereur une vue imprenable sur les lignes ennemies... vue qu'il n'eut sans doute jamais le jour qui lui fut fatal.

Passons aux stèles et autres monuments commémoratifs qui émaillent le champ de bataille. Ceux-ci ont d'abord été érigés par les vainqueurs. Le plus ancien d'entre-eux, le Monument Gordon, fut élevé à proximité de La Haie Sainte en 1817, à la mémoire d'un colonel aide de camp de Wellington. L'année suivante, des officiers de la King's German Legion érigèrent le Monument aux Hanovriens, en l'honneur de leurs camarades disparus sur le champ de bataille. Le Monument prussien fut construit à Plancenoit en 1819, à l'emplacement d'une batterie d'artillerie française qui causa de sérieux dommages aux troupes de Blücher. Entre 1824 et 1826, Guillaume d'Orange entreprit l'élévation de la Butte du Lion, symbole de la victoire, à l'endroit même où son fils fut blessé au cours des combats. Ce vaste chantier allait être mené aux dépens du célèbre « Chemin creux » dans lequel Victor Hugo vit la cause de l'échec des charges de la cavalerie napoléonienne. Il faudra attendre 1904, et une initiative privée, pour que la mémoire des vaincus soit également honorée: l'Aigle blessé, dédié « Aux derniers combattants de la Grande Armée », fut élevé non loin des bâtiments de la Belle Alliance, là où fondirent quelques uns des derniers carrés de la Garde Impériale. Les Belges tués dans les combats du 18 juin n'eurent quant à eux leur propre stèle qu'en 1914. Néanmoins, on pourra regretter que les morts des deux camps n'aient pas une plus grande place sur le site. Aucune sépulture collective n'est signalée, fût-ce par un bosquet, une haie de buis, tout autre signe, alors que des milliers de combattants ont été enterrés, ou incinérés, face à la Haie sainte ou aux abords d'Hougoumont, par exemple. L'ensemble du champs de bataille y gagnerait en grandeur...

Force est de constater que seule la Butte du Lion et le hameau qui l'entoure jouissent d'une visibilité et d'une identification claire. C'est donc forcément là que se retrouvent tôt ou tard l'ensemble des visiteurs. Comme vient de nous le montrer Jacques Logies, le Lion lui-même a cristallisé plus d'une fois l'attention des Belges. Symbole du pouvoir néerlandais, il fut vilipendé par les indépendantistes de 1830. A leur tour, les nationalistes flamingants de la fin du XIXe siècle le prirent comme symbole de l'éclatante victoire des races germaniques sur les Latins et les autres. Plus près de nous, il fut voués à la

destruction ou à être retourné contre le Nord par quelques nationalistes wallons. Mais, le phénomène est récurrent, un monument sur lequel se greffe une mémoire ne peut être aboli, sous peine de mettre à mort la mémoire qui lui est associée. Aujourd'hui, des hommes politiques locaux le présentent comme un symbole de l'unité européenne.

C'est éventuellement à partir de cet endroit bien identifié que les plus téméraires, les mieux renseignés, tous ceux qui ont du temps, partiront à la découverte des autres monuments du site. Mais il est peu probable qu'ils se déplacent tous au-delà du carrefour, à proximité de la Haie Sainte, ou qu'ils empruntent l'ancien chemin creux, qui mène à Hougomont. La plupart des gens feront l'impasse sur Plancenoit, la Papelotte et le hameau de Smohain. Très peu d'entre eux tenteront la visite des musées périphériques qui regorgent pourtant de souvenirs. La focalisation sur le Lion et les alentours immédiats est un avatar de l'histoire et consacre d'une certaine façon le triomphe d'une masse -la Butte- sur l'environnement. Certes, l'endroit a été le théâtre de plusieurs épisodes tragiques de la bataille. Mais d'autres lieux, ailleurs sur le champ de bataille, l'ont été tout autant, voire davantage. La résistance des Anglais à Hougomont, celle des Français dans le cimetière et l'église de Plancenoit, ou aux abords de la Belle Alliance, mériteraient un aménagement tout aussi digne que celui dont a bénéficié l'endroit où un prince fut blessé au bras.

Un lieu, mémoire d'une bataille mythique

Histoire, mythes et mémoires se rencontrent à Waterloo. L'Histoire établit les formes du passé. Les mythes véhiculent une image du passé dans laquelle les gens d'aujourd'hui se reconnaissent. La mémoire enfin, atteint le sens des événements, installe le souvenir dans le sacré et porte sur les modèles d'être. La bataille a frappé les esprits. Très vite, son évocation a débordé les cabinets diplomatiques et les cénacles militaires pour atteindre tant le quotidien des gens que leur imaginaire. Vaisselles et gravures ont représenté diverses phases de la bataille. Des poètes et des écrivains (pensons à Victor Hugo) ont immortalisé les scènes les plus tragiques et

les nombreux héros de cette mémorable journée. Plus récemment, quelques films ont tenté d'offrir une reconstitution plausible des combats. Aujourd'hui, plusieurs sites belges, français, allemands et anglo-saxons consacrés sur Internet à l'épopée napoléonienne, aux wargames, au maquettisme ou encore à l'uniformologie accordent une large place à cette bataille qui entraîna la chute définitive de Napoléon. Depuis plus d'un siècle et demi, de très nombreux ouvrages sont consacrés au sujet, sans épuiser l'intérêt pour l'évènement, ni les questions, ni les mystères qui lui sont liés.

Des gens se documentent toujours sur les différentes facettes de la bataille, jusqu'à la passion. Ils y sont aidés par les nombreuses associations qui cultivent le souvenir des combats, effectuent des recherches sur ceux-ci, éditent des publications scientifiques, proposent des promenades, apposent des plaques commémoratives sur les monuments et en divers points du champs de bataille. D'autres personnes effectuent de minutieuses recherches – parfois hors de toute motivation académique et muséale et, en tous cas, absentes de buts lucratifs – afin de recréer les diverses phases des affrontements entre les belligérants. Des maquettes aussi fidèles que possibles existent dans l'intimité d'une chambre ou d'un grenier comme dans certains musées. L'une d'entre elles est montrée à Londres, au National Army Museum, et met en scène plus de 70.000 figurines illustrant l'échec de l'assaut de la Garde impériale sur les lignes anglaises. Un autre diorama gigantesque existe au Musée de la Figurine Historique de Compiègne. En Allemagne même, le château de Sommershenburg vient d'abriter une exposition centrée sur deux maquettes qui mettent en scène près de 30.000 figurines peintes à la main par deux férus d'histoire napoléonienne.

Incontestablement, l'attrait du site doit être largement imputé aux combats titanesques qui ébranlèrent tous les belligérants comme aux conséquences politiques directes de la bataille (la seconde abdication de Napoléon, le 21 juin 1815, marque en effet l'effondrement du rêve impérial d'unification européenne par des conquêtes, sous l'égide de la France). Mais cela n'explique pas tout. La bataille est également à la sources de mythes. Mythe de la seule victoire anglaise (mais que fait-on

de Blücher ?), mythe de la présence nationale belge aux côtés des alliés (mais que signifie alors « Zuid Nederlanders » ?), mythe de la tragique grandeur impériale (alors que Napoléon s'est plutôt planté à Mont Saint Jean), mythe du sacrifice des combattants. Je m'attacherai plus particulièrement au mythe de l'Empereur et à celui des combattants ; ils me paraissent étroitement liés. Le plus curieux, c'est que la défaite même de l'Aigle se soit transformée en victoire posthume. Au dire même d'un touriste anglais qui ne s'y attendait guère, « il n'y en a que pour l'Empereur à Waterloo ! ». Certes, l'épopée napoléonienne conserve ses nombreux adeptes de par le monde et nombre d'opérateurs belges sur le site ont été de chauds partisans de l'Empereur. Mais la bataille de Waterloo, en tout cas celle qui s'est réellement déroulée sur les terres du Brabant wallon ne fut guère à l'avantage de l'Empereur, ni sur le plan tactique, ni sur celui des résultats concrets. Alors comment expliquer qu'un échec cuisant soit à ce point le moteur d'une attraction qui ne se dément guère ?

Plusieurs éléments, liés autant à la bataille qu'à la légende napoléonienne, entrent en lice pour nourrir le mythe impérial autant que celui des combattants. En ce qui concerne la bataille de Waterloo, le mythe retiendra une lutte sans merci entre des gens déterminés au delà même de la voie tracée par un destin funeste.

Et puis, quelle que fût l'issue de la bataille, la succession des événements est telle que l'honneur des deux camps s'en tire sauf. Qu'on en juge : à l'exaltation initiale des troupes impériales répond l'attente inquiète des Anglo-alliés ; si l'attaque du 1er Corps d'infanterie française échoue lamentablement, la poursuite de celui-ci par la cavalerie lourde britannique se termine par un désastre pour cette dernière; la cruauté des combats pousse à la fuite des hussards de Cumberland et de plusieurs corps de troupes alliées autant qu'à la débandade finale des troupes françaises; à la fin de la journée, le champ de bataille est dominé par des monceaux de cadavres d'hommes et de chevaux autour des carrés anglais, comme par des masses identiques de mourants autour des carrés de la Vieille garde ; sur le front prussien à Plancenoit,

une succession de succès et d'échecs témoignent également de la sauvagerie des combats.

Tous les champs de bataille sont des lieux de confrontation sanguinaire. Mais, le prix payé ici par les hommes a été exorbitant. Les combats mirent aux prises plus de 188.000 hommes qui se massacrèrent tout au long de la journée. Quelque 50.000 d'entre eux allaient y laisser la vie ou y être sérieusement blessés. Le lendemain, au dire d'un agriculteur local, la terre qui avait été violemment pétrie par les chevauchées successives des belligérants ne ressemblait plus qu'à une espèce de pâte gorgée de pluie et de sang. Près de 26% des troupes réellement engagées dans la journée furent mises hors de combats (36% des Français et 20% des Alliés). La bataille fut profondément traumatisante pour les belligérants, vainqueurs et vaincus, tant par l'effort demandé aux combattants que par le grand nombre de morts, de blessés et de disparus. Waterloo, est marquée, plus que d'autres batailles par les hommes qui s'y sont affrontés avec tout l'enthousiasme, le courage, l'opiniâtreté, l'héroïsme, la lutte jusqu'à l'épuisement et le désespoir, mais aussi avec tout le fanatisme, la haine, la lâcheté, la veulerie des détrousseurs de cadavres. Le sacrifice de la Vieille Garde impériale restera, plus que d'autres faits d'armes, l'exemple, sacralisé par la postérité, d'une lutte désespérée contre l'adversité et le destin.

Des enjeux politiques majeurs, des correspondances structurelles entre les phases des combats, l'honneur sauvé des protagonistes, un sacrifice sanglant. Voilà qui est bien propice à la création d'un mythe. Quelques événements supplémentaires vont donner à celui-ci une force toujours très prégnante aujourd'hui. Une force dont jouit tout particulièrement le camp français. Car, une fois disparu de la scène politique et quels que soient les sentiments qu'il ait pu inspirer, l'Empereur en exil va être, peu à peu, idéalisé par divers milieux sociaux. En France même, la répression royaliste (connue dans l'Histoire sous le nom de « terreur blanche ») va s'abattre de manière extrêmement virulente sur ses partisans. Plusieurs grognards, dont nombre d'officiers supérieurs, vont fuir jusqu'aux Etats-Unis d'Amérique, notamment dans la région de Philadelphie. Certains iront

jusqu'à tenter d'édifier une cité utopique, Demopolis (« la ville des peuples »), en Alabama. Un peu partout, les soldats revenus à la vie civile vont souvent se muer en chantres d'une aventure qui, bon gré, mal gré, aura aussi été la leur. Et puis viendra le mythe de l'empereur martyr, largement orchestré par Napoléon lui-même à Sainte Hélène. Avec les Romantiques qui s'emparèrent à leur tour de la légende napoléonienne, la défaite de Waterloo allait être définitivement transformée en victoire posthume.

Finalement, Wellington, vainqueur du jour avec Blücher, et Napoléon, vainqueur posthume, s'en tirent plutôt bien... Or, le fait mérite d'être souligné, aucun de ces célèbres protagonistes n'a été personnellement honoré sur le site par un monument officiel. Pas même le maréchal Ney qui se démena comme un diable pendant les combats, ni Cambronne dont le « mot » passa pourtant à la postérité, ni le général Gneisenau, qui contribua de manière décisive au succès des Alliés. Les stèles et les plaques commémoratives dispersées sur le champ de bataille évoquent bien nominalement quelques morts parmi les généraux et autres officiers. Mais, la plupart d'entre elles portent plutôt sur les masses anonymes de soldats, artilleurs, cavaliers ou troupiers de tel ou tel régiment, qui enlevèrent une position, s'écrasèrent contre une ligne de défense ennemie ou résistèrent à un assaut.

Car ici, à Waterloo, la grandeur des chefs, l'épopée elle-même et le mythe impérial se fondent dans la destinée collective des anonymes. Ainsi, sans même éprouver une quelconque sympathie pour les chefs qui se sont affrontés, tout visiteur du champ de bataille peut se sentir interpellé par l'aventure des combattants du 18 juin 1815. A fortiori, les patriotes des divers camps et les passionnés, mais aussi tous les gens en quête de héros, de mythes et d'allégories, tous ceux qui ont tenté un jour, en vain, de lutter contre la fatalité, peuvent y trouver leur compte.

Une mémoire à facettes multiples

Assurément, les motivations qui poussent les gens à s'intéresser à la Bataille de Waterloo et à son site doivent être extrêmement diverses. L'évènement qui fut à l'origine de l'engouement pour l'endroit est guerrier, fruit de la confrontation idéologique et militaire entre plusieurs Etats et peuples européens. Aussi ne doit-on pas s'étonner de retrouver parmi les visiteurs des chercheurs, des spécialistes ès stratégie, des militaires, des gens qui soient motivés par l'amour de l'histoire ou passionnés par des épopées opposées. Pour nombre de visiteurs, le champ de bataille est un vaste cimetière qui impose le respect et qui inspire autant l'exaltation de la mémoire nationale que le resserrement des communautés autour de ceux qui se sont un jour sacrifiés pour elles. Il est possible que certains parmi ces derniers soient, aujourd'hui encore, parcourus de considérations militaristes et revanchardes.

Néanmoins, le Lion et les alentours drainent aussi – et peut-être surtout – nombre de touristes et de promeneurs dominicains, qui n'entretiennent qu'un rapport assez lointain avec tout cela. Situé aux abords de la capitale et offrant un cadre champêtre assez bien préservé, le site attire en effet des familles entières comme des promeneurs solitaires, des vacanciers embarqués dans un trip d'une demi-journée par divers tour-opérateurs, comme des hommes d'affaire venus y chercher un moment de détente. Les intérêts des uns et des autres ne se rejoignent pas forcément.

Sans doute faudrait-il nuancer davantage cette typologie qui réduirait les visiteurs à des spécialistes, des passionnés et de simples promeneurs. Ainsi, tout chercheur peut bien être lui-même l'un de ces passionnés qui déambulent ici et là sur le site. Tout promeneur, pour peu que son attention s'arrête sur une stèle, une image, un détail paysager entre dans une démarche singulière de connaissance qui l'ouvre autant à l'Histoire qu'à un regard sur lui-même. Il faudrait donc affiner l'approche. Et c'est bien là notre projet. Tenir compte par exemple, des sensibilités qui distinguent certainement les quelques soixante-huit nationalités qui se côtoient aux alentours du Lion. Un bref parcours des publications consacrées à la bataille, la consultation des livres d'or mis à la

disposition du public à l'entrée de divers musées, l'écoute flottante des visiteurs et de leurs guides, quelques échanges avec l'un ou l'autre commerçant du site suffisent déjà pour établir la diversité des attitudes et des motivations.

Certes, plusieurs petits guides, des panneaux didactiques, l'association des « Guides 1815 » et les musées eux-mêmes apportent l'information nécessaire à la compréhension du site (encore que les musées soient plutôt fréquentés par les passionnés et une forte minorité de personnes instruites ou cultivées). Malgré cet effort pédagogique et les divers monuments qui sollicitent la mémoire des gens et campent tant bien que mal l'ambiance d'une épopée guerrière, l'interprétation de la bataille qui s'est déroulée sur ces terres reste très aléatoire. Ne peut-on, en effet, être surpris par toutes ces opinions, glanées au hasard des promenades, qui réduisent les combats à un affrontement entre Bonaparte et Wellington, entre le Mal (quand l'amalgame n'est pas fait entre L'Empereur et Hitler lui-même) et le Bien, entre un militariste et un partisan de la paix, entre un despote et un défenseur de la liberté? Le manichéisme se porte bien et certaines analogies sont, pour le moins, audacieuses. Certains visiteurs ne savent visiblement pas trop si les événements commémorés ici se déroulèrent au cours de la Première Guerre Mondiale et si Napoléon était dans le camp des Anglais. D'autres, constatant le nombre d'effigies napoléoniennes aux abords du site du Lion, bref là où résistaient les carrés anglais, et repérant la Colonne Victor Hugo, non loin du monument de l'Aigle blessé, pourraient bien réduire la bataille à un affrontement entre l'Empereur et l'écrivain. En dehors de ces anachronismes, la plupart des visiteurs n'ont finalement qu'une connaissance évasive des événements qui se sont déroulés ici. L'interprétation des faits et leur impact sur la politique des Etats européens échappe de même au plus grand nombre (d'autant que les spécialistes eux-mêmes se disputent à ce propos).

Sans doute faut-il quand même ajouter que, parmi les visiteurs, Napoléon a surtout ses partisans, probablement plus nombreux que les détracteurs. Quoi qu'il en soit, s'il peut paraître périlleux de faire la part des opinions favorables ou

défavorables à l'égard de l'un ou l'autre des protagonistes, force est de constater qu'à Waterloo, Napoléon est, de toute façon, mieux connu et surtout plus présent que Wellington. Par un singulier renversement du cours de l'Histoire, c'est la figure de l'Empereur déchu qui domine et, derrière elle, le mythe napoléonien lui-même.

Considérations finales

La découverte des moindres recoins du théâtre des combats restera une aventure individuelle réservée aux spécialistes et aux passionnés. Pour tous ceux qui sont empreints de références, de lectures et d'images fortes, le mythe est accessible partout et le respect envers ceux qui reposent à leurs pieds dicte la conduite.

Mais, pour tous les autres, la plongée dans l'histoire et l'éventuelle rencontre avec les héros du drame, parfois jusqu'à la fascination, s'opère ailleurs, là où s'impose la masse : à la Butte du Lion et dans les alentours transformés en mémorial. Pour eux, tout se passe comme si Napoléon, Wellington, Blücher et leurs troupes, inapprochables ailleurs, s'étaient symboliquement retrouvés en cet endroit. Au point que l'on ne sache plus très bien aujourd'hui qui d'entre eux – sinon tous – est commémoré par l'imposant monument.

D'un premier parcours visuel, le visiteur conservera sans doute l'image de maisons aux façades blanches, d'un mannequin de grognard, de bibelots et autres figurines militaires aux vitrines des magasins, de quelques parkings ombragés. Peut-être aura-t-il aussi distraitemment mis en mémoire telle ou telle inscription au hasard des monuments rencontrés. Une visite rapide du Musée de cire lui aura probablement permis de se familiariser davantage avec les silhouettes des principaux protagonistes. Véritable prouesse artistique évocatrice, la fresque panoramique de la rotonde, au pied du Lion, ne le laissera certainement pas insensible. Car là, vraiment, plongé dans l'atmosphère de la bataille, submergé par les charges des lanciers et des cuirassiers qui viennent mourir à ses pieds, il touchera à l'épopée. Sans doute s'attardera-t-il ensuite à la librairie du Centre du Visiteur avant

de replonger dans les tirs de mitraille que lui propose un spectacle audiovisuel. Enfin, gorgé de couleurs et de sons, un peu plus au fait des événements qui secouèrent les lieux et de leur chronologie, ressentant confusément en lui une étrange anxiété à l'égard de la fatalité, il va lui aussi entreprendre l'ascension de la Butte du Lion.

Dans cette découverte déambulatoire, qui est autant une promenade distrayante qu'un processus non académique d'accès à la connaissance, l'apprentissage de l'histoire, la rencontre du mythe et l'activation de la mémoire passent aussi par un effort physique. Or, l'accès au Lion, principale attraction du site, est d'abord une petite prouesse sportive au terme de laquelle l'Histoire, le mythe et la mémoire sont à portée. C'est après avoir gravi 226 marches, qu'en effet, le visiteur atteindra pleinement l'ensemble du champ de bataille. Le savoir acquis en contrebas ou, auparavant, en d'autres lieux, va s'ouvrir alors à une autre dimension : celle du regard et des sensations physiques. Se perdant un bref instant dans la contemplation des étendues, le visiteur va devenir stratège, dominer ce qui fut la fournaise, entrer dans le mythe et, sans doute aussi, s'il y est disposé, donner libre cours à son rêve. C'est alors que se mêleront les éléments d'histoire qu'il aura retenus, l'épopée des héros et, pourquoi pas, sa propre destinée individuelle.

Chacun à sa manière pourra donc retrouver à Waterloo ce qu'il cherche, ce qu'il croit, ce qu'il est prêt à vivre et éventuellement à partager avec tout ceux qui l'accompagnent. Jusqu'à présent, personne n'est véritablement emprisonné ici par l'univocité des messages diffusés. Nous le savons, bien des améliorations pourraient être apportées aux infrastructures d'accueil actuelles. Une dynamique institutionnelle est en cours. En favorisant l'endroit comme lieu de rencontre des mémoires, comme lieu d'acceptation de sensibilités collectives différentes, en faisant fi de revanches mal placées, le site y gagnerait en attractivité. Il serait vain de fixer l'Histoire. Aujourd'hui, et bien que toutes les blessures du passé ne soient pas encore totalement cicatrisées, les anciens belligérants président ensemble, après bien d'autres aventures communes, aux destinées de l'Union européenne. Un autre

sens, dégagé de ce nouveau combat, peut être donné au sacrifice des grands ancêtres. Ainsi triomphe la Vie. Le mythe de l'Aigle ne s'effilochera pas pour autant... ni d'ailleurs l'écho que lui donneront encore maintes destinées individuelles. Et le Lion lui-même, qui d'ailleurs ne se dresse plus contre la France depuis bien longtemps, pourra de longues années encore drainer rêves et regards sur la morne plaine.